

L'oiseau-épouvantail

Pierre Nepveu

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nepveu, P. (2005). L'oiseau-épouvantail. *Contre-jour*, (7), 23–25.

L'oiseau-épouvantail

Pierre Nepveu

*affranchi soudain de moi-même
je me retrouve
oiseau-épouvantail*

Ces mots apparaissent à la toute première page de *Trois fois passera*, au seuil d'un texte qui a pour titre « Les hommes de paille ». Drôle d'oiseau celui-là, épouvanté sans doute par lui-même autant que par quelque pantin dressé dans un champ. Libéré pourtant, dégagé d'un poids, du moins le croit-il. L'épouvantail est fait pour faire peur aux oiseaux, pour les tenir à distance. L'oiseau-épouvantail, ce drôle d'être hybride, conjuguerait ainsi le fait d'avoir peur et celui de faire peur. Ce serait une sorte de crucifié à qui il aurait soudain pris l'idée d'avoir des ailes. De la croix à l'oiseau et vice versa, le lien est aisé. Paul-Marie Lapointe n'imaginait-il pas les oiseaux d'hiver « plantés comme des croix dans l'espace » ?

Mais l'oiseau-épouvantail des « Hommes de paille » est différent : il a justement cessé d'être une croix ou un crucifié. Il vole vraiment, il s'enfuit, transportant son effroi au-delà de tout. Si l'épouvante est un degré superlatif de la peur, il me semble que c'est là, pour ainsi dire, une expérience originelle chez Jacques Brault, bien que tenue secrète dans une grande mesure. Le premier poème du premier recueil qu'il a publié, avec deux amis, en 1957, avait pour titre « Fait divers » et se lisait ainsi (il

s'agit du poème entier, très bref) : « Ce n'est rien / Oh rien du tout / Rien qu'une mort d'oiseau / Rien qu'un blanc silence dur / En moi épandu ». Évidemment, on aura reconnu ici le ton auto-ironique, le sourire triste de la litote énonçant l'air de rien une mauvaise nouvelle. Il y eut donc au départ quelque chose d'assez terrible. Une mort d'oiseau associée à un silence dont la dureté même semblait empêcher pour de bon tout envol.

L'oiseau-épouvantail des « Hommes de paille », qui apparaît presque vingt-cinq ans plus tard, paraît bien être un lointain souvenir de cette mort originelle, de cette épouvante première dont la poésie de Brault est tellement imprégnée : mort du frère, sang et fumées de Dachau et d'Auschwitz, mort du père, mort dans l'âme. Sans doute l'épouvantail est-il le souvenir d'une enfance perdue, morte elle aussi. Mais davantage encore, il est une euphémisation de la peur. L'épouvantail appartient à la race de ces effarés qui font peur et font rire à la fois. Tous ces charlots, clochards et vieilles femmes édentées, que l'on voit surgir, à un détour de l'œuvre, ou que l'on suit sur des chemins qui ne vont nulle part. Les épouvantails sont bel et bien des hommes de paille, pauvres pantins qui ne sont pas à la hauteur de leur ambition.

Ainsi donc, il faudrait imaginer une épouvante qui fait rire, une sorte d'hybridation de la terreur et du grotesque, de l'effroi et du ridicule. Dans *Trois fois passera*, les épouvantails se mettent d'ailleurs en marche, comme des clochards de grands chemins. Un peu plus et ils vont s'envoler. Imaginons le poète lui-même en oiseau-épouvantail, drôle d'hybride qui rappelle cet ange que l'auteur de *Ô saisons, ô châteaux* entend passer avec émerveillement, jour après jour, dans un couloir de l'Université, avant de se rendre compte que la musique envoûtante de son pas tient au fait que cet ange est boiteux. Ce n'est pas pour rien que l'oiseau est une figure si obsédante dans la poésie de Brault — Frédérique Bernier a parlé avec raison d'un véritable bestiaire —, si obsédante et en même temps si éloignée de ces représentations conventionnelles, de ces oiseaux qu'on associe sans nuances, et non sans quelque mièvrerie, à la liberté d'être, à un chant heureux, à une pureté céleste. Je cite : « Aube grise-glaucque comme un corbeau / du froid descendu », « moineau troué de vent ». On

ne prendra pas ces oiseaux, qui apparaissent dans *Moments fragiles*, pour de purs messagers de liberté, pas plus que cette oie sauvage qui crie de solitude, à l'aube, « du côté de la rivière », au départ d'une femme aimée. Même la population ailée très importante de *Transfiguration*, le recueil dialogué avec Ted Blodgett, ne cesse de lancer des signaux troublants, inquiétants : l'hirondelle pourprée « tire son croissant noir », le bruant chanteur a des « rires secs », comme une « agonie d'étincelles », et la fauvette est « messagère de stupeur ».

Imaginons donc le poète en oiseau qui fait peur, d'abord parce qu'il a eu peur. Imaginons un homme dont la parole se souvient d'avoir été un cri et qui a renoncé à être tout à fait un chant. Comme un messager de stupeur, justement. Tous les hybrides sont inquiétants, mais ce drôle d'oiseau-épouvantail, n'oublions pas que, quoi qu'il en ait, il ne se sera jamais tout à fait affranchi du poids d'être un homme. Il ricane, il grimace, il lui pousse des ailes, à cet homme de paille, mais il continue à nous chuchoter des confidences et à nous parler en ami. Il nous effraie un peu, en battant gauchement des ailes, mais nous savons qu'il ne nous veut pas de mal.